L'enseignement secondaire et les jeunes filles

Autor(en): **Pilloud, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 12

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040420

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'enseignement secondaire et les jeunes filles

Des trains entiers vont passer la frontière à Noël pour ramener dans leur pays les ouvriers étrangers qui ont travaillé chez nous cet hiver. Dans presque toutes nos classes primaires, trois ou quatre bambins nous sont arrivés en septembre, baragouinant à peine deux ou trois mots de français. Dans la salle d'hôpital ou de clinique où la Providence vous a peut-être récemment conduits, vous ou vos proches, vous avez rencontré le sourire d'une infirmière italienne ou espagnole. Pendant ce temps, nombre de jeunes Fribourgeoises prenaient chaque matin le train ou l'autobus pour atteindre l'usine voisine où elles passeraient une longue journée de travail à la chaîne, d'autres partaient « en place, en Suisse allemande », enfin beaucoup se contentaient de situations de facturistes ou de petites dactylos.

Nous n'avons nullement l'intention de critiquer la main-d'œuvre étrangère, si nécessaire à notre pays, ni de minimiser certaines professions. « Il n'y a pas de sots métiers », mais il y a certaines façons de servir la communauté qui, par la qualité même du travail, rendent le travailleur plus heureux, qui l'élèvent au lieu de l'écraser. Il y a des métiers qui correspondent aux capacités du travailleur, il y a une répartition des tâches dans le pays qui l'enrichit plus ou moins. C'est pourquoi il faut que l'opinion se rende compte qu'un problème se pose de façon urgente dans notre canton : c'est le problème de l'enseignement secondaire des jeunes filles.

On a rapidement compris, par exemple, que l'industrialisation du pays demandait la formation de jeunes gens capables de devenir des ouvriers qualifiés, des contremaîtres, des chefs d'industrie. On s'est rendu compte qu'une instruction technique, scientifique, plus poussée permettrait aux garçons de chez nous d'occuper des postes intéressants dans nos industries et de faire prospérer ces industries. Et l'on a décidé de multiplier les écoles secondaires dans notre canton et de faire les sacrifices nécessaires pour que les enfants éloignés d'un centre puissent continuer leurs études comme leurs camarades plus avantagés.

Qu'en est-il pour les jeunes filles ? L'opinion a plus de peine à comprendre la nécessité d'un enseignement secondaire pour les adolescentes. On reste encore plus ou moins consciemment persuadé que la jeune fille a moins d'intérêt à suivre des classes secondaires. Ne va-t-elle pas finalement se marier, n'a-t-elle pas à la maison une tâche toute trouvée ? Mais on ne songe pas que le progrès matériel, en transformant la vie de la

ferme, rend de moins en moins nécessaire la présence de plusieurs femmes dans une maison. Que faire des jeunes paysannes qui ne trouvent pas de travail dans leur village ? Ou bien elles se contentent d'une vague activité qui leur laisse le loisir de penser à des sottises, ou bien elles deviennent ouvrières de fabrique. Il en est de même trop souvent de jeunes filles que leurs parents auraient bien volontiers fait étudier – et qui en avaient les capacités – si les voyages ne coûtaient pas si cher ou s'ils n'étaient pas pour les adolescentes une occasion de dissipation. Et pourtant, parmi ces jeunes filles beaucoup auraient pu devenir ces infirmières dont nos hôpitaux ont un urgent besoin, se former comme nurses, ou comme assistantes sociales. Quelques-unes, après 2 ou 3 ans d'école secondaire et un apprentissage, auraient fourni des laborantines à nos usines ; d'autres seraient devenues des institutrices, d'autres, des secrétaires capables – et de telles secrétaires sont rares !

Elles auraient été des jeunes filles et des femmes heureuses.

Il faut avoir reçu les confidences de jeunes et de moins jeunes pour savoir les drames que peut provoquer dans une vie de jeune fille le fait de n'avoir pas pu faire les études ou l'apprentissage qui lui auraient permis d'exercer une profession convenant à ses capacités. La femme supporte moins bien que l'homme le travail machinal et elle est plus écrasée que lui par la situation de robot. Après quelques années d'activité dans une usine, de travail de facturiste, de dactylo, la rancœur s'accumule dans les esprits et la jeune fille ferait souvent n'importe quoi pour changer d'occupation. Que de mariages bâclés, que de situations équivoques acceptées par des jeunes filles qui en avaient assez d'une profession qu'elles n'avaient pas choisie ou dans laquelle elles étaient entrées sans réfléchir, et qui ne leur rapportait qu'un peu d'argent ! Or, et cela est heureux, les femmes qui se contentent de gagner de l'argent sont encore rares !

Mais une autre question se pose. Il ne suffit pas de créer des écoles secondaires, que puissent suivre les jeunes filles, il faut encore que ces écoles les préparent efficacement à leur vie future. Et ce n'est pas chose facile. En effet, il ne s'agit pas seulement de rendre les élèves capables d'acquérir rapidement une profession, il s'agit de les préparer à leur vocation de femme, autrement dit de leur garder leur féminité. La jeune employée de bureau, qui reçoit des clients, la demoiselle de réception du médecin, du dentiste, la secrétaire, la vendeuse, doivent apporter dans la vie pratique un peu de vraie charité. Celle qui deviendra chef de rayon, surveillante d'usine, doit savoir aussi sortir d'elle-même et mettre au service des autres des qualités d'intuition, de compréhension qui sont l'apanage d'une femme bien élevée. Dès lors, dans les écoles secondaires féminines, il serait bon que l'on insistât avant tout sur les valeurs humaines.

Que l'on fasse une part, et la plus large possible, à ces disciplines qui ne conduisent pas directement à gagner de l'argent, mais qui permettent à l'adolescente de devenir une personne. Que la littérature, la musique,

l'histoire de l'art soient enseignées même dans les sections commerciale ou technique. Qu'on ne sacrifie pas à l'arithmétique, à la comptabilité, à la dactylographie, les exercices de langue maternelle. Que les langues étrangères n'y soient pas non plus données à toute vitesse, mais qu'on essaie de faire entrer les jeunes filles dans l'esprit de la langue, dans l'esprit du peuple qui parle cette langue. Si, grâce à un beau texte, peut-être pas entièrement compris, mais senti, s'éveille un jour dans l'adolescente l'amour de l'allemand ou de l'anglais, on aura fait davantage, pour sa carrière future, croyez-moi, que si on lui avait fait répéter par cœur beaucoup de phrases-types (méthode Assimil ou autre) et fait mémoriser dix lettres de commerce.

Ce qui importera naturellement surtout, ce sera l'esprit de l'école. Que cet esprit soit large, fait de générosité. La mesquinerie cause plus de mal aux jeunes filles qu'aux jeunes gens, car elles ont trop le souci du détail pour ne pas devenir rapidement de ces gens que le nombre des arbres empêche de voir la forêt. Et qu'on ne s'inquiète pas : on formera de cette façon des employées intelligentes, capables de s'adapter, de prendre des responsabilités, de donner, s'il le faut, un conseil – et elles ne tarderont pas à être appréciées bien davantage que si leurs professeurs n'avaient pensé qu'à leur apprendre à réagir aux situations matérielles dans lesquelles elles pourront se trouver.

Alors, dira-t-on, il faut absolument créer des écoles secondaires spéciales pour les jeunes filles. Cela serait évidemment préférable. Mais dans les cas où cette solution serait vraiment impossible, où l'on devrait choisir entre « pas d'école secondaire pour les jeunes filles » et « des écoles secondaires mixtes », il faudrait que le personnel enseignant soit mixte aussi, et que certaines disciplines soient enseignées par des professeurs féminins – afin que les jeunes filles bénéficient d'une sollicitude féminine et que l'esprit féminin soit largement représenté. Cela ne ferait d'ailleurs aucun mal à leurs camarades masculins – bien au contraire –, ils y gagneraient le respect de leurs compagnes, ce qui n'est déjà pas si mal.

Sans doute, ces réalisations ne dépendent pas de nous, mais de nos hautes Autorités. Mais celles-ci sont naturellement influencées par l'opinion publique, dont elles dépendent en partie. Cette opinion, c'est à nous, maîtres d'école, de la former. N'oublions pas qu'il s'agit du bonheur de nos filles, et par elles de nos familles, et finalement de l'équilibre moral et social du pays.

J. PILLOUD